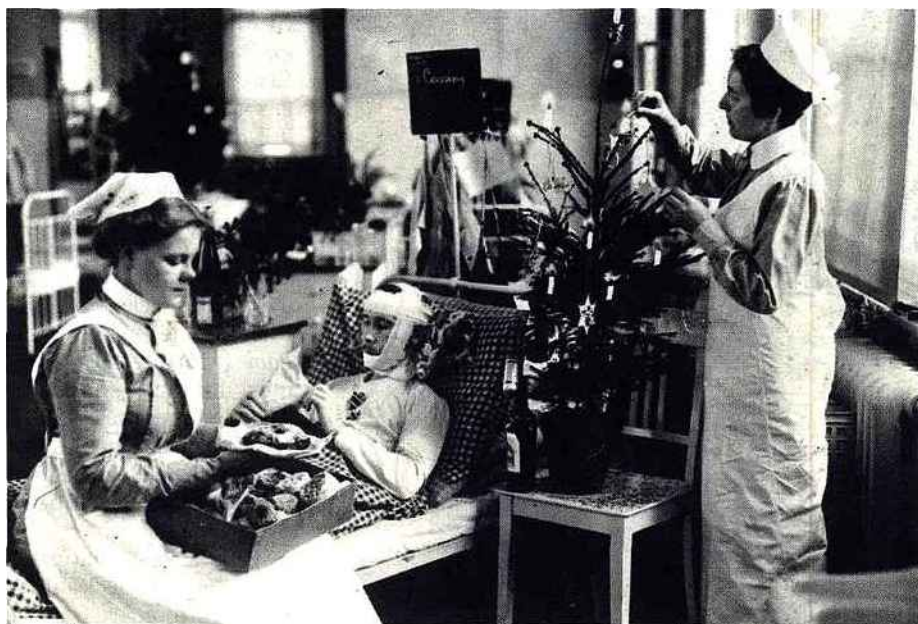


La face cachée d'une gueule cassée

Un rescapé de la Grande Guerre retrouve les siens



«Je veux que tu viennes pas», écrit Toussaint à sa femme. PHOTO SPAARNESTAD RUE DES ARCHIVES

**ANGÉLIQUE
VILLENEUVE**
Les Fleurs d'hiver
Phébus 150 pp., 15 €

«**T**oussaint a choisi son heure.» Un beau jour, ou plutôt au crépuscule, il est rentré chez lui. Entre chien et loup, quand on y voit suffisamment pour se passer de lumière artificielle, et juste ce qu'il faut pour n'être qu'une ombre méconnaissable. En janvier 1917, il a écrit une dernière lettre à sa femme, Jeanne: «*Je veux que tu viennes pas.*» Jusqu'alors, depuis sa mobilisation en août 1914, il lui avait envoyé beaucoup de courrier, de mots adressés à «*ma petite chérie. Ils di saient Je t'ecris. Ils disaient Je t'ecris pour te donner de mes nouvelles, et n'en donnaient jamais vraiment. Les mots avaient bien reçu le colis avec le tricot, les chaussettes, le pâté. Les mots étaient en bonne santé, ils espéraient que Jeanne et la petite l'étaient aussi. Les mots cherchaient les ressouvenances de la vie d'avant. Ils disaient le ciel est très bleu.*».

Tranchées. Les mots, Angélique Villeneuve les emploie avec infiniment de grâce, à l'économie, pour raconter l'indicible: un soldat de la Grande Guerre rentre chez lui, le visage en charpie. Toussaint, une «gueule cassée» parmi tant

d'autres mutilés victimes de ces pluies d'obus balancés dans les tranchées, tombant comme à Gravelotte, pour emprunter l'expression née de la guerre d'avant, celle de 1870. «*Je veux que tu viennes pas*» a été expédié de l'hôpital du Val de-Grâce, où toutes ces «gueules cassées» passaient, parfois quelques années, entre les mains des chirurgiens chargés de les réparer.

Dans *Les Fleurs d'hiver*, Angélique Villeneuve réussit un pari difficile: entrer dans cette part de l'Histoire, décrite à satiété en ce centenaire de la guerre de 14-18, et parvenir à nous mettre dans la peau d'une femme confrontée à une épreuve qu'elle n'a jamais imaginé pouvoir supporter, dans les yeux d'une épouse aimante qui voudrait voir ce que son homme dissimule derrière un bandeau blanc et l'encourage comme elle peut, à l'instinct, sans stratégie et souvent contre lui: «*Les jours passent. Toussaint est là depuis une semaine et rien ne s'est produit. Il est resté là, fermé, enfermé.*» *Les Fleurs d'hiver* est un roman très triste et malgré tout formidablement réconfortant sur le genre humain. Non pas que Jeanne soit une héroïne, ni Toussaint un grand soldat. Ce couple-là est ordinaire, et c'est cette banalité qui donne aux personnages une dimension absolument romanesque.

En vérité, de Toussaint on ne sait pas grand-chose, comme si Angélique Villeneuve était elle-même déboussolée par les tourments qu'elle décrit. Alors c'est par Jeanne qu'elle a choisi de nous faire partager cet état d'épouvante indéfinissable, celui que connaissent les êtres humains détruits mais vivants et donc contraints d'affronter le regard redoutable des autres êtres humains. Et l'on voit Jeanne construire jour et nuit des fleurs artificielles parce que c'est son métier, inonder sans larmoyance sa petite Léo d'une affection protectrice, se débattre avec un mari muet (il a aussi perdu la voix) et rendu sauvage par ce visage qui n'est plus qu'une béance. Si elle ne renonce pas à tenter de redonner vie à Toussaint, c'est parce qu'elle-même possède naturellement le goût de la vie. Jeanne est une femme ca bossée et pourtant obstinée, derrière un fatalisme de façade.

«Bandeau.» «*Pas encore*», lui a écrit Toussaint sur un bout de papier, toujours pas prêt. «*Pas encore quoi. Pas encore qui. Elle ne comprend pas. Est-ce qu'elle n'a pas assez attendu [...] avec lui mais sans lui, écrasées, elle et leur petite fille, par le bandeau et les yeux du silence, n'a-t-elle pas été assez patiente, Jeanne?*»

BÉATRICE VALLAEYS